

Candela productions présente

ANATOMIE D'UN CORPS URBAIN



Documentaire 52' de Jean-Baptiste Gandon et Richard Volante

RESUME

Le narrateur, observateur éclairé du graff, regarde sa ville comme une galerie à ciel ouvert. Mais le statut de ces œuvres éphémères est pour le moins ambigu. D'un côté, les actes de vandalisme sont toujours sévèrement sanctionnés, de l'autre la pratique artistique est encouragée par les pouvoirs publics car considérée comme un objectif d'enrichissement culturel et esthétique de la ville. A un moment particulier de l'histoire du graff, le film s'immerge dans l'univers de WAR, croise la route de trois autres street artistes pour mieux questionner les fondamentaux du street art et interroger la mutation en cours.

Durée : **52 minutes**

Image : **Richard Volante**

Montage : **Katia Manceau**

Mixage : **Thierry Compain**

Infographie : **Hervé Huneau**

Production déléguée et exécutive : **Marie Laurence et Franck Delaunay**

UNE COPRODUCTION CANDELA PRODUCTIONS et France 3 BRETAGNE

Avec le soutien de la REGION BRETAGNE, de la PROCIREP société des producteurs, de l'ANGOAA,
du CENTRE NATIONAL DU CINEMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE

D'UNE PASSION PARTAGEE A LA GENESE DU FILM

GRAFFS SUR LE PONT DE TOLBIAC – *Richard Volante*

C'était la fin des années 80. J'habitais dans le 13^e arrondissement, rue Albert. Dans mes promenades pour rejoindre le cœur palpitant de la capitale, je passais soit par la rue Watt, soit par le pont de Tolbiac. Sur la droite avant d'arriver au pont, se trouvaient d'anciens entrepôts frigorifiques abandonnés aux squatteurs et surtout aux graffs. J'étais fasciné par cette concentration graphique qui semblait vivante tant j'avais l'impression en passant une à deux fois par mois qu'elle changeait, se modifiait. Des images apparaissaient ; d'autres, au contraire, s'envolaient.

Mais il y avait un personnage qui ne bougeait pas. Une silhouette peinte immense, qui semblait accrochée à une fenêtre comme si elle s'apprêtait à sauter, à s'évader. J'en étais arrivé à me raconter une histoire : "la nuit la silhouette se laissait glisser contre le mur et s'aventurait dans la ville en laissant ici ou là des traces de son passage".

Il m'arrivait de chercher ces signes, sous forme de peintures, collages... j'en découvrais d'autres. Cette quête a aiguisé mon regard et m'a appris à regarder un peu plus haut ou un peu plus bas, de biais, de travers.

Peut-être ai-je retrouvé un jour ces traces ou cru en reconnaître. Je les ai sûrement inventées mais qu'importe : l'évadé des frigos du 13^e ne s'adressait de toute façon qu'à moi.

Et puis un jour, quelqu'un m'a montré une vidéo des graffs animés de Blu... personnages de fiction qui sortent des murs, prennent possession de la ville et nous en proposent une nouvelle dimension. Blu que l'on retrouve à Rennes par le biais de son robot géant en forme d'inventaire du matérialisme contemporain.

Les artistes du graff sont ces évadés qui font le mur et prennent la ville, furtifs, insaisissables.

Mon envie est là : les capturer sans les trahir, les écouter, donner les clefs mais garder les secrets.

JE TRAQUE LES GRAFFS COMME UN COLLECTIONNEUR ! – *Jean-Baptiste Gandon*

J'ai essayé de me souvenir à quelle époque j'ai attrapé le virus. Pour le savoir, rien de plus simple : un clic sur ma photothèque et le tour est joué. Ma première image de street art, c'est un visage peint sur une buse en béton, quelque part au cœur d'une friche, le long du très couru canal Saint-Martin, à Rennes. J'ai pris ce cliché un dimanche d'hiver. Je suis passé des dizaines de fois devant sans le voir, et un jour, allez savoir pourquoi, ce visage m'a parlé, il m'a même

adressé la parole. J'ai commencé à collectionner...

Ce visage a été le premier caillou semé, plus de trois mille autres ont suivi depuis. Les graffitis, le street art et tout ce qui fait sens sur les murs sont devenus le fil rouge de mes voyages, de mes déplacements... Les visages peints et les petites phrases balisent désormais mes itinéraires comme autant d'étapes imprévues. À San Francisco, j'ai cherché Banksy. À Castro, son mythique quartier gay, ou à Fillmore, l'ancien haut-lieu du jazz, la cité d'or m'a livré ses secrets et s'est mise à nu sur ses murs. Elle s'est racontée à sa manière, ou plutôt à la manière de ses artistes-habitants. À Istanbul, Londres, Reykjavik ou Copenhague, j'ai continué à guetter les signes les clins d'œil plus ou moins aguicheurs. Je ne dirais pas que je les traque, non, je sais que tôt ou tard, ils se manifesteront à moi.

Les street artistes sont les chroniqueurs d'un monde lancé à un train d'enfer. Leur point de vue est privilégié, ils ont pignon sur rue. Un graffiti, ça me pique et ça me gratte souvent, ça me caresse parfois. Dans tous les cas, ça me rappelle que je suis bien en vie dans un monde qui bouge. Le street art me bouge.

À Rennes, j'ai vu War et j'ai succombé à la poésie de ce combattant pacifiste. Je suis tombé dans les panneaux de Clet Abraham... Et mon boulot m'a donné la chance de pouvoir mener l'enquête. J'ai suivi le champion War en action aux Prairies Saint-Martin, rencontré la pionnière Mis-Tic et aussi l'insaisissable Mister Chat en plein atelier au Liberté.

Comme les rockers dans les années 60, les street artistes ont un train d'avance, et il me plaît de composer mon billet pour grimper dans le wagon avec eux. Être dans le street art, c'est être dans le plus grand réseau social.

Nouveaux explorateurs, ils connaissent la ville dans le moindre détail : l'impasse cachée, le toit inaccessible... Ce sont des guides géniaux, à tous les points de vue et de tous les points de vue, toujours hors des sentiers battus.

Nouveaux chroniqueurs, ils transforment la ville en livre d'or ou en cahier de brouillon. Cette dernière se raconte en direct avec eux, et le passant peut suivre la conversation, pourvu qu'il veuille l'écouter.

Nouveaux artistes, ils avancent souvent cachés mais n'hésitent pas à se mettre à nu, avec tous leurs paradoxes. Cela les rend éminemment humains.

Anonyme ou vandale, ils posent les (bonnes ou mauvaises) questions, mènent le débat dans un espace urbain de plus en plus désert et de moins en moins public. Albert Londres, Ernest Hemingway, Frank Capa, André Malraux... Les peintres des rues sont les héritiers de cette prestigieuse lignée. Tout simplement. Ce que j'admire, finalement, c'est leur LIBERTÉ.

SMARTPHONE ET STREET ART

Depuis cinq ans, avec les Éditions de Juillet (*), nous nous intéressons à la photo réalisée au Smartphone. Nous avons créé la collection *Villes Mobiles* qui réunit un photographe, une ville et un auteur.



Beirut to nowhere – photo Richard Volante

nombre de publications, notamment « les murmures de la ville » : une revue entièrement dédiée au street art et aux street artistes d'ici et d'ailleurs qui ont posé un jour leur regard sur Rennes. *London Méridien Zéro*, toujours dans la collection *Villes Mobiles* vient de sortir et sans surprise nous y retrouvons Banksy...

De ces expériences, nous en retenons l'envie de poursuivre notre collaboration et l'investigation vers un univers plus cinématographique. Pour ce film, nous envisageons de convoquer une fois encore le Smartphone, non plus seulement comme attribut photographique mais en utilisant toute la richesse de ses potentialités.

Richard Volante et Jean-Baptiste Gandon

(*)<https://www.editionsdejuillet.com/collections/collection-villes-mobiles>

A propos du film

Aujourd'hui le graff fait partie de notre champ, de notre espace. Il compose avec nous, nous composons avec lui. Impossible de penser qu'il va disparaître : bien au contraire, il est une composante de notre vie. Il nous a apprivoisé, ou tente de le faire. Il nous prend, il nous échappe. Sauvage ou contrôlé il revient toujours. Une chose est certaine, le street art ne laisse pas insensible. Quand après des années des œuvres comme celles de Blu, Banksy, Miss. Tic,... sont toujours là, intactes, alors qu'il n'y a ni vigile ni caméra pour les protéger, cela signifie que ces œuvres sont portées, qu'elles font sens par rapport à la vie de la cité. Ce sont les habitants eux-mêmes et non un obscur expert, qui décident de la valeur des œuvres. Le passant devient bien malgré lui le visiteur de cette galerie à ciel ouvert qu'est devenue la ville...

Ce pouvoir visuel du street art et l'attrait qu'il exerce sur les habitants expliquent sans doute que les villes s'intéressent de plus en plus à ce phénomène devenu à la mode. Mais cela ne saurait tout expliquer. Sommés de trouver l'équilibre entre les graffitis sauvages qui déplaisent aux citoyens et le graff « artistique » que le même citoyen photographie, l'institutionnalisation du street art n'est-elle pas une réponse des politiques au besoin de contrôler et maîtriser ce qui se passe dans l'espace public ?

La répression d'un côté, la promotion de l'autre, et entre les deux, un immense champ des possibles. Apothéose de cette vision paradoxale, la commande passée par la ville à l'artiste vandale WAR : mandaté par la municipalité pour réaliser une fresque, il n'en a pas moins avancé masqué, et dans un anonymat total. Tout s'est passé au grand jour, mais les curieux sont restés dans le noir. Comment une autorité publique peut-elle faire la promotion d'un artiste interdit ? Plus que des paradoxes, le street art est révélateur d'une société évoluant à vitesse « grand V », et dont les codes sont souvent en retard d'une case. Pratique artistique née sur les wagons du métro new-yorkais, le street art a souvent un train d'avance sur la société.

Une question qui en appelle d'autres : un graff autorisé est-il toujours un graff ? Est-on encore libre d'exprimer tous les messages dans un espace réglementé par les pouvoirs publics ? Chaque artiste est théoricien de sa propre pratique, invitant la doxa à se forger sa propre praxis. Ainsi si l'effervescence qui touche le marché du street art témoigne d'un intérêt certain, ses lignes restent à définir et de nombreuses interrogations subsistent, aussi bien sur le plan moral que juridique.

Autrefois résumée à la bombe graffiti, la notion de street art se complexifie avec l'apparition dans ses rangs d'artistes plasticien de formation. Mieux, par la magie des réseaux sociaux et du web, le graff par nature éphémère et localisé est devenu universel et intemporel.

Instagram, Twitter, Facebook, les réseaux sociaux introduisent l'œuvre dans le champ numérique

pour une durée indéterminée en lui garantissant une communication immédiate par delà des frontières. De là à utiliser le graff pour sa promotion ou celle d'une marque, la tentation est grande.

Cet engouement pour le "muralisme" contamine des dizaines de villes à travers le monde. Chacune se constitue un véritable musée à ciel ouvert. C'est le premier mouvement artistique qui concerne toute la planète et auquel le monde entier participe. Jamais auparavant dans l'histoire de l'art un mouvement n'avait produit une telle onde de choc, sauf peut-être le *rock'n roll*.

RENNES, NOTRE LABORATOIRE

Ville des « plans locaux d'humanisme », Rennes a su être pionnière en la matière : au tournant des années 2000 elle a imaginé le dispositif « graff dans la ville », première initiative du genre consistant à répertorier les murs disponibles pour les graffeurs. Dix ans plus tard, le Réseau Urbain d'Expression voyait le jour pour aller encore plus loin et mettre de l'huile dans les rouages d'une pratique artistique qui jusqu'alors ne se souciait guère des autres. Mais avec de tels dispositifs, où sont passées les valeurs originelles du graffiti ?

A un moment où tout s'accélère et où le développement du street art sur nos murs ne peut plus passer inaperçu, nous nous installons avec l'artiste WAR et croisons en chemin trois autres street artistes. Comment vivent-ils cette mutation et la remise en question de leurs fondamentaux ? Quel statut de l'œuvre d'art dans la rue ? En contrepoint, nous allons à la rencontre de ceux qui aujourd'hui réglemente, passe commande ou encore voient en cet art un nouvel eldorado ou simplement un joli décor pour agrémenter leur quotidien. Nous mettons l'accent sur les contradictions actuelles, les questionnements qui prévalent chez les artistes et les institutions pour imaginer des évolutions à venir.

Un graffiti n'est jamais seul sur un mur, d'une part parce qu'il ne le restera pas très longtemps et d'autre part parce qu'il est d'emblée entraîné dans un réseau.



LE TRAITEMENT

La ville comme toile de fond.

La nuit comme studio de tournage, avec ces éclairages précis qui donnent une dramaturgie, une direction d'écriture dans les différentes séquences, avec ses entrées et ses sorties, ses contrechamps.

Le jour pour ancrer, pour retrouver la réalité du présent, pour séquencer, faire le lien.

L'atelier : brut, direct, le ventre, le nid, secret, caché, sale et intrigant. Le futoir organisé, où se construisent, se détruisent des œuvres parfois juste fantasmées et d'autres qui prendront bientôt les murs d'assaut.

Le film prend la forme d'une enquête menée par un connaisseur du milieu qui manie le verbe comme d'autres, les bombes de peinture. L'enquête nous conduit vers des indices qui font avancer la réflexion vers la résolution non pas de la vérité car il n'y a pas de vérité à trouver, mais au moins de questions soulevées aujourd'hui par la pratique du street art. C'est aussi un clin d'œil à la relation qu'entretiennent les artistes avec la justice : ce jeu du chat et de la souris est présent dans le film.

UNE VOIX DE CONTEUR

Jean-Baptiste Gandon donne vie à sa recherche, par sa silhouette mais surtout par sa voix : une voix qui raconte, qui questionne, qui s'interroge. Un point de vue subjectif qui introduit, qui se positionne, qui guide. Une voix qui ouvre les portes. Le narrateur est voyageur, passionné de street art, collecteur de photographies. Il connaît l'histoire du street art en général et plus particulièrement celle de Rennes. Le narrateur nous conduit mais n'intervient pas. Il n'a jamais de rapport verbal direct, ni avec la caméra ni avec les interlocuteurs filmés. En amont de ces rencontres il y a ses pensées, ses réflexions qui sont autant de questions. On le devine. Il est la colonne vertébrale du film.

La caméra est légère, mobile et intuitive mais jamais intrusive. Elle sait aussi se stabiliser, prendre du recul pour devenir contemplative. Elle est vivante. Elle s'interroge. Elle est sûre d'elle et parfois elle doute, se perd, se trouble.

L'image est comme le sujet, fragile et affirmée, extrême dans le choix des cadres, douce et violente : toujours sans compromis.

WAR

Depuis la réalisation de la fresque des suricates pour la couverture du hors-série *Les Murmures de la ville*, nous avons suivi la réflexion de WAR sur sa pratique. En tant qu'artiste d'atelier, à l'occasion de sa première exposition *Pour vivre heureux, vivons tâchés*, laquelle a fait se

déplacer les foules, des visiteurs de tout âge, qui se sont arrachés ses œuvres comme des petits pains. En tant qu'artiste voyageur, à l'Aquarium de Saint-Malo qu'il a peuplé de ses créatures tentaculaires et autres oasis abyssaux. En tant que street artiste masqué, enfin, car WAR, malgré sa légitimité d'artiste public, n'a toujours pas tombé le masque.

Notre rapport à lui est fait d'aller-retour entre ses pratiques, ses doutes et ses certitudes. L'homme s'intéresse aujourd'hui aux premiers street artistes, qui autrefois dessinèrent sur les murs des grottes. À quelle fin ?

Les artistes Marrtin, Zilda, Mémé sont des personnages secondaires qui apportent un éclairage en lien avec les questionnements de notre narrateur.

NOTRE ORDINATEUR DE BORD

L'image inonde nos quotidiens et son véhicule le plus populaire est devenu le Smartphone. Les plus grands ambassadeurs du street art ne sont-ils pas ces passants qui le photographient ? La photographie est un passeur qui via le Smartphone, va de l'œuvre au public planétaire, se déplace de pages en pages sur les réseaux sociaux et sert de modèle à l'artiste qui la reproduit dans l'espace public. Le Smartphone est l'outil de notre enquêteur. Le Smartphone lui permet d'être en connexion permanente avec son environnement direct mais aussi avec le reste du monde, il lui donne la possibilité de s'informer, capturer, échanger, noter, montrer... le tout en temps réel. Au-delà du Smartphone pour les scènes de rues, les prolongements que sont les tablette et ordinateur sont utilisés comme autant d'interfaces pour l'enquête.

Si le film s'ancre à Rennes, nous allons à partir de l'ordinateur de poche et au gré des nécessités, questionner et voir ce qui se passe ailleurs.

Richard VOLANTE

Né le 14 juillet 1961, à Aubervilliers

Arrivée à Rennes en 1993 :

Collaboration depuis avec l'Info Métropole, le Rennais, Pays de Bretagne, Armen, l'Empreinte, Résonnance, GEO, Le Figaro, l'Express, Libération, l'agence ANDIA, avec Wayne Barbaste (chorégraphe), avec la Compagnie trajectoire (Danse contemporaine).

EXPOSITION

- 1992-1996 - **L'Alhambra en face**, Gitans et flamenco à Grenade, Noisiel, Pau, Bordeaux
- 1993 - **Yeux de vie**, une année dans une maison de retraite (150 portraits) à Sainte-Maure-des-Fossés
- 1995 - **Tombées de la Nuit**, 1994
- 1996 - **Roue Libre**, 20 portraits de cyclistes à Rennes en collaboration avec Christine Barbedet
- 1997 - **Quelques jours en Mai...** autour de la danse et de la Compagnie de Wayne Barbaste
- 1998 - **L'espace d'un instant**, Installation vidéo/photo sur 20 ans du Festival des Tombées de la Nuit. La Criée- Rennes
- 2000 - **Rennes 1999** Les quartiers rennais dans le cadre de Rennes-Cité-Vision en collaboration avec Christine Barbedet
- 2002 - **Square du Portugal**, Regard sur la communauté portugaise à Rennes dans le cadre du Festival Travelling Lisbonne en collaboration avec Christine Brabedet
 - **Lieu d'Etre**, internat : externat dans un lycée de Vitrée, Salle du Temple. Vitré
- 2003 - **Utilitiza la llengua** dans la série Les Villes : Barcelone Orangerie du Thabor
- 2004 - **Roter Oktober** dans la série Les Villes : Berlin galerie IKKON
- 2007 - **Versus** Septembre 2007 CARRE D'ART Chartres de Bretagne
- 2008 - **Evita for ver** dans la série Les Villes : Buenos Aires février 2008 Présidence de Rennes 2
- 2010 - **La communauté turque de Rennes** Exposition collective à l'occasion du Festival de cinéma de Rennes Métropole, Travelling Istanbul, le Carré d'Art
- 2010 - **Habitants** La Morinais Exposition collective St Jacques de la Lande réalisée avec les habitants
- 2010 - **Memento** Exposition collective sur le thème de la mémoire Au Carré d'Art – Centre Culturel Pôle Sud Chartres-de-Bretagne.
- 2011 - **Le Metal Corner Photo Booth** 233 portraits réalisés par le collectif pendant les 4 jours de festival du Hellfest
- 2012 - **Habitants** Vern sur Seiche Exposition collective réalisée avec les habitants
- 2013 - **Habitants** Cesson-Sévigné Exposition collective réalisée avec les habitants
- 2016 - **Ville Mobiles** le Carré D'art Chartres de Bretagne, Galerie de la MDA Rennes
- 2016 - **My own private ground zéro** Galerie Net Plus Cesson-Sévigné

EDITION

RENNES 1999 éditions du Carabe
CHATEAUX DE LA LOIRE 2000 Edilarge, Edition Ouest-France
MOINES ET MONIALES, au Mont-Saint-Michel, 2004, Edition du Carabe
LE PRINTEMPS, au Mont Saint Michel, 2004, Edition du Petit Démon
IMAGES DE JUSTICE, Edition les petits démons, 2005
AUTREMENT RENNES, Edition Autrement, 2005
VIA RENNES, collectif, Les Editions de Juillet, 2005

LES JARDINIERS DE LA MEMOIRE Edition du petit Démon 2007
MOURIR D'AMIANTE Edition de Juillet Octobre 2007
HABITER Edition de Juillet Mai 2010
L'INSURRECTION DES ÂNES Editions de Juillet 2011
BEIRUT TO NOWHERE texte de Jean-Baptiste Gandon Editions de Juillet 2012
MÉTRO BOULOT DODO avec le collectif Il Pleut Encore Septembre 2013
LONDON MÉRIDIEN ZÉRO texte Jean-Baptiste Gandon Editions de Juillet 2016

RÉALISATIONS

- **Post**, production Akanes, 2000
- **Fragments**, production Akanes, 2001
- **17.10.61**, sélectionné au festival de Douarnenez 2002
- **Passe Donne**, 2004, 20 pièces de danse dans le quartier du Blosne à Rennes sous la direction de Dominique Jegou.
- **Comme une ligne rouge dans la mer**, 2009 coréalisé avec Chantal Gresset produit par Candela productions et le théâtre de l'Arpenteur.
- **Traverse**, 2011 coréalisé avec Chantal Gresset produit par Candela productions et le théâtre de l'Arpenteur.
- **Comme une valse**, 2012 fiction-dance avec le chorégraphe Wayne Barbaste
- **Manipulations**, 2014 entretiens avec Bernard Dufour

Jean-Baptiste GANDON

Né en 1972, Jean-Baptiste Gandon est diplômé de sciences politiques. Il a notamment eu en charge la réalisation du magazine *Sortir* (à Rennes et dans l'agglomération rennaise). Membre de l'équipe rédactionnelle des *Rennais* et de *Rennes Métropole* magazine, il est chargé de la coordination des hors-série.

En tant qu'auteur, il a participé à la rédaction de *Rok 1* et de *Beirut to nowhere*, édités par les Éditions de juillet.